



306

LE JARDINIER ⁴

ET

SON SEIGNEUR,
OPÉRA COMIQUE,

*En un Acte, en Prose, mêlé de morceaux de
Musique, représenté sur le Théâtre de la
Foire Saint-Germain le Mercredi 18 Février
1761.*

PAR M. SEDAINE.

Prix 30 sols.



A PARIS, & se vend
A DUNKERQUE,
Chez J. L. DE BOUBERS, Libraire, rue
de l'Église.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LE JARDINIER

SON SEIGNEUR

OPERA COMIQUE

En un acte, en Prose, de M. de Marivaux
Mise en scène, représentée par les Comédiens de la
Comédie Française le 17 Mars 1761.

PAR M. SEBAZIE

Paris chez J. B. de Bureaux, Libraire, rue
de la Harpe, au Palais National, ci-devant de la
Comédie Française.



A PARIS, Chez

A DUNKERQUE,

Chez J. B. de Bureaux, Libraire, rue
de la Harpe, au Palais National, ci-devant de la
Comédie Française.

M. DCC. LXXII.

Amsterdam chez J. B. de Bureaux, Libraire, rue
de la Harpe, au Palais National, ci-devant de la
Comédie Française.



UNIVERSITÄT
3

AVERTISSEMENT.

CETTE Piece a été représentée avec quelque succès à Paris, & depuis à Rouen, mais par les mêmes Acteurs de Paris. Si les Directeurs de Province vouloient la hazarder sur leur Théâtre, ils pourroient trouver quelques difficultés par le défaut de sujets; car je regarde comme très-rare de rencontrer dans un même Acteur un homme de goût, qui sache & exécute bien la Musique, & qui représente naturellement. La Musique est un Art qui rend plus difficiles les mouvemens de la Nature, sur-tout dans le Comique.

Pour faciliter la représentation de cette Piece, qui exige trois Actrices & cinq Acteurs musiciens, j'ai mis à la fin deux Scenes en Prose, qui suppriment un Musicien & une Musicienne. Si, d'un côté, la Piece perd quelques morceaux de Musique bien faits, d'un autre elle acquerra plus de rapidité, & ses comptes seront plutôt rendus.

Je me servirai de l'occasion de cet Avertissement pour répondre à quelques objections, à quelques critiques. La premiere est que ma Piece est écrite d'un style bas & peu élevé. Voyez, m'a-t-on dit, cette Ariette.

Mais, mais voyez l'insolence,
L'impudence!

Falloit-il pas les flatter?
Et toi, tu mérites, forte,
Que dans l'instant je te froste,
Au lieu de les écouter,

Aij

Tu devois les rebuter.
 Tu fais que sans la vertu
 La beauté n'est qu'un fétu.
 Tu fais bien que sans l'honneur
 Une fille est une horreur.
 Quoi? tu quitterois ton pere?
 Tu laisseroit là ta mere?
 Ta mere qui n'a que toi?
 Hé pourquoi?

Voyez, m'a-t-on dit, ces expressions : *que je te frotte : la beauté un fétu*. Peut-être mes censeurs ont-ils raison ; mais j'ai cru avoir employé le style qui convenoit à l'être, aux mœurs, à la situation du personnage qui parle. Croit-on qu'il m'eût été difficile d'élever le ton, & de faire dire à cette mere irritée :

Mais voyez de quel front, avec quelle imprudence
 Ces femmes ont osé soutenir ma présence !
 Il sembloit que mon cœur, trop prompt à s'irriter,
 Devoit, foible & rempant, s'abaisser & flatter.
 Moi, les flatter ! O Ciel ! Et toi qui dès l'enfance
 Suças avec le lait l'honneur & l'innocence,
 Comment, loin de frémir de ces affreux complots,
 Ofois-tu seulement écouter leurs propos ?
 Ma main, si je n'avois pour toi de l'indulgence,
 Ma main devoit punir ta lâche complaisance.
 Hélas ! nos sentimens, tout ce que tu nous dois,
 Ne t'inspiroient-ils pas ? Je te l'ai dit cent fois.
 L'éclat de la fleur de la jeunesse,
 L'esprit, le bien, le rang n'est rien sans la sagesse.
 Les regards, il est vrai, peuvent être déçus.
 Par ces habits que l'or & la soie ont tissus,
 Par ce faste imposant, par le ton de ces femmes.
 Mais si tu pénétrois dans le fond de leurs ames,
 Sous ces dehors pompeux, sous ces brillans attraits,
 Sous ce front si serene, si content, tu verrais
 Les fruits, les tristes fruits des désordres extrêmes,
 Les ennuis, les dégoûts, la honte d'elles-mêmes,
 Le Chagrin renaissant de voir qu'à chaque pas
 On compte leurs défauts en montrant leurs appas,
 Et que le cri public, qu'irrite leur audace,
 Les arrache du rang où la Vertu nous place.

AVERTISSEMENT.

Et tu nous quitterois pour ces femmes ? Grands Dieux !
Nous te verrions, ma fille, abandonner ces lieux,
Pour n'être qu'un objet d'opprobre & de misere ?
Aux chagrins les plus vifs tu livreras ton pere ?
Et tes yeux, occupés à séduire les cœurs,
Condamneroient les miens à pleurer tes erreurs ?

Ces Vers disent à peu près la même chose que l'Ariette ; & tout foibles, tout découfus, tout manierés qu'ils sont, s'ils étoient dans la bouche de l'Actrice qui donne de la vie aux moindres expressions, ces Vers plairoient peut-être ; & peut-être quelques-uns diroient : L'Auteur est un grand homme, car il fait de grands vers. Mais cette tirade emphatique auroit-elle rempli mon objet ? La Musique, pour laquelle j'ai courbé les Scenes de cet Opéra Comique, à des sentimens, à des branches trop étalées, trop ambitieuses, auroit-elle trouvé le moyen d'entrelacer ses fleurs ? La marche, constamment pesante de notre grand Vers Alexandrin, auroit-elle fourni au Musicien la mesure vive d'une femme animée de différens mouvemens, qui se succèdent en elle avec rapidité ? Enfin, seroit-ce une Payfanne de Bagnolet qui parleroit ?

La sagesse du plan, le choix & la tenue des caracteres, le *servetur ad imum*, la création des situations les plus propres à mettre en jeu l'ame des personnages ; cet art qui ne s'apprend pas, cet art qui donne aux incidens l'ensemble, le ton, & les accords de la nature & du cas fortuit, voilà les points sur lesquels j'appréhendois une juste critique, & sur lesquels il faut juger un Ouvrage de Théâtre ; le style vient ensuite. Je demande pardon au Lecteur, de ces ré-

flexions ; mais je suis assez vain , malgré mon ignorance , pour vouloir instruire mes contemporains.

On m'a fait un reproche qui m'a été plus sensible ; celui d'avoir employé des Scenes indécentes. J'ai interrogé des femmes délicates & vertueuses , aucune n'en a fait la remarque. J'aurois été bien loin de mes motifs ; moi , qui , même à l'Opéra Comique , ai cherché à laisser dans l'esprit des Auditeurs des idées de morale & d'instruction ; moi , qui , dans deux Pieces , *le Diable à quatre* & *Blaise le Savetier* , Pieces qui prêtoient à l'équivoque & à un certain genre de plaisanterie , n'ai rien hasardé qui ne pût être écouté.

Qui voudra juger sans prévention *le Jardinier & son Seigneur* , verra que je peux avoir manqué mon but ; mais que mon dessein n'étoit pas de faire ma cour aux vices. D'où viennent donc les reproches qui sont venus jusqu'à moi ? Un de mes amis , qui n'a nulle pudeur lorsqu'il prend ma défense , m'a dit , que de même qu'au *Tartuffe* les impies seuls avoient crié à l'impiété , il n'y avoit à ma Piece que les indécens qui eussent crié à l'indécence , & que les filles seules & leurs champions avoient élevé la voix , trop honteux pour la baisser. Je souhaite que mon ami ait raison ; mais il oublie quelle Piece c'est que le *Tartuffe* , pour oser lui comparer quelque chose.

PREBENDARIUS

1. SIMON DE B...

2. HENRI DE B...

3. RICHARD DE B...

4. JACQUES DE B...

5. GUILLAUME DE B...

6. PIERRE DE B...

7. JEAN DE B...

8. ROBERT DE B...

9. ALBERT DE B...

10. HUGUES DE B...

11. PHILIPPE DE B...

12. LOUIS DE B...

13. CLAUDE DE B...

14. MARC DE B...

15. JEAN-BAPTISTE DE B...

16. ANTOINE DE B...

17. PIERRE-LOUIS DE B...

18. GUY DE B...

19. DOMINIQUE DE B...

20. JEAN-FRANÇOIS DE B...



PERSONNAGES.

Maître SIMON,	<i>M. Oudinot.</i>
Jardinier.	
Madame SIMON.	<i>Melle Deschamps.</i>
FANCHETTE,	<i>Melle Rosaline.</i>
leur fille.	
Maître NICOLAS,	<i>M. La Ruette.</i>
Barbier.	
UN PAYSAN.	<i>M. Delisle.</i>
LE HARANGUEUR.	<i>M. Bouret.</i>
LE SOUFLEUR.	<i>M.</i>
LE SEIGNEUR.	<i>M. Clerval.</i>
VICTOIRE.	<i>Melle Arnoud.</i>
ROSALIE.	<i>Melle Groslier.</i>
UN VALET.	<i>M. Dumignot.</i>
DES DOMESTIQUES.	
UN PAYSAN	<i>qui porte une corbeille.</i>



LE JARDINIER

ET

SON SEIGNEUR,

OPÉRA COMIQUE,

En Prose, mêlé d'Ariettes & de Vaudevilles.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la maison
de M. Simon.*

SCENE PREMIERE.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

MA femme, ma femme; diable foit du
Barbier. Ma femme, ma femme.

SA FEMME.

Hé bien, hé bien, ma femme, ma femme.
De quoi s'agit-il ?

M. SIMON.

Ce Barbier ne vient pas ? Ma perruque.

SA FEMME.

Si vous étiez Avocat, vous ne parleriez que
de perruques.

M. SIMON.

Mais, c'est que Monseigneur peut arriver ; & si Monseigneur arrivoit... enfin Monseigneur...

SA FEMME.

Hé , nous avons bien affaire de Monseigneur !

M. SIMON.

Affaire ! Comment un maudit Lièvre viendra tous les matins... Ah ! voilà le fauteuil.

Un homme apporte un fauteuil à Barbier ; de ces fauteuils de cuir dont le dos renverse sur une crémaillère.

SA FEMME.

Hé pourquoi donc faire ce fauteuil ?

M. SIMON.

Pour s'asseoir , pour s'asseoir. Mettez, mettez là, un peu plus, ici, là, là, là, c'est bien.

Il s'assied pour essayer si le fauteuil est bien placé.

SA FEMME.

Est-ce que vous allez juger ?

M. SIMON.

Que les femmes sont simples ! *au Garçon.* Écoutez , écoutez ; dites donc à votre maître qu'il apporte ma perruque.

SA FEMME.

Hé mais encore , pourquoi faire ce fauteuil ?

M. SIMON.

Pourquoi faire ! Monseigneur ira-t-il s'asseoir sur une chaise comme un manant ? Il faut que je pense à tout.

SA FEMME.

Il vaudroit mieux que vous ne pensiez à rien.

M. SIMON.

Comme vous. Vous voilà les bras croisés ; avez-vous fait tirer du vin ? Tout est-il prêt ?

Votre fille est-elle habillée ? Votre...

SA FEMME.

Hé oui , hé oui. Hé , pourquoi tout cet em-
barras ?

D U O.

M. SIMON.

Un maudit Lièvre vient cha-
que matin

Ronger les plantes de notre jar-
din ;

Avec un bâton de farment

Je me coule tout doucement ,

Pan , pif , pouf , il est à cent

pas :

Et sitôt qu'il est tout là bas ,

Il m'attend , le forcier m'at-
tend ;

Il s'arrête en me regardant.

Vous ? Vous ?

Un maudit Lièvre vient cha-
que matin

Ronger les plantes de notre jar-
din ;

Avec un bâton , &c.

SA FEMME.

Quoi , pour un chou qu'il a
grugé !

Pour un navet qu'il a rongé !

Vous êtes fou.

J'ai bien plus peur

De Monseigneur :

C'est du fracas ,

De l'embarras.

Vous êtes fou.

Oui , oui , si je l'entreprendois ;

Je suis sûre que je le tuerois.

Moi , moi.

Quoi pour un chou , &c.

SCÈNE II.

M. SIMON , SA FEMME , M. NICOLAS ,
une perruque bien poudrée à la main.

M. SIMON.

AH ! voilà Maître Nicolas. Que diable ,
vous vous faites bien attendre.

M. NICOLAS.

Cap dé bious ; vous croyez qué cela sé fait
comme un plan de laitue. Régardez - moi ça ;

12 LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR,

c'est un chef-d'œuvre. Sandis, vous êtes bien pressé aujourd'hui; jamais...

M. SIMON.

Je le crois bien; Monseigneur vient aujourd'hui. *à sa femme.* Ma cravate, vous?

M. NICOLAS.

Monseigneur! Le Seigneur d'ici?

M. SIMON.

Oui, Maître Nicolas, oui.

M. NICOLAS.

Ici?

M. SIMON.

Ici.

M. NICOLAS.

Monseigneur? Le Seigneur de la Paroisse?

M. SIMON.

Monseigneur; le Seigneur d'ici, le Seigneur de la Paroisse, lui-même ici dedans, en personne.

M. NICOLAS.

C'est bien de l'honneur, Monsieur Simon.

M. SIMON *à sa femme.*

Entendez-vous, bête que vous êtes? C'est bien de l'honneur; entendez-vous?

M. NICOLAS.

Si j'avertissois le Village?

M. SIMON.

C'est bien pour vous autres qu'il vient!

M. NICOLAS.

Pour qui donc?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui, pour lui!

M. SIMON *mettant sa cravate.*

Oui , pour moi ; je suis son ami , son cher ami ; si vous aviez vu comme il s'intéresse à moi , comme il m'a reçu , comme il a ri , comme il m'a dit que j'avois bon visage , comme...

Madame SIMON.

Il y avoit sans doute bien du monde à voir ça ?

M. SIMON.

C'est ce qui vous trompe ; nous étions seuls.

Madame SIMON.

Seuls ? ah ! je le crois bien. Ces Seigneurs font bons quand ils sont seuls ; mais devant le monde ils montent , ils montent comme une soupe au lait.

M. SIMON.

Taisez-vous , taisez-vous , impertinente ; avec votre soupe au lait ; vous n'avez que des sottises à dire. Maître Nicolas , mettez ma perruque ; mettez , mettez.

Madame SIMON.

Je voudrois que le diable eut emporté & le Seigneur & le Lièvre & le Jardin. Avec sa maudite vanité....

M. SIMON *en se retournant pour parler à sa femme , jette sa perruque par terre , & marche dessus.*

Tu ne te tairas pas ? ah morbleu ! ah ma perruque ! ah chienne de femme ! ah ciel !

M. NICOLAS.

Hé fandang , vous êtes bif comme un salépêtre.

M. SIMON.

Diable de femme ! Ah ma perruque ne fera pas prête !

B

M. NICOLAS.

Un coup de peigne , & jé révole.

M. SIMON.

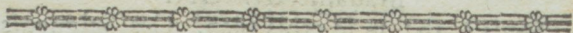
Comment , je ne peux pas avoir la paix ?

M. NICOLAS *revenant sur ses pas.*

Hé mais , si je disois à nos Syndics....

M. SIMON.

Hé , morbleu si vous étiez revenu , cela vaudroit mieux.



SCENE III.

M. SIMON , SA FEMME.

M. SIMON. *

ARIETTE.

Ah ! quel tourment !
Comment , comment ,
A tout propos
Point de repos ?
Toujours procès ,
Jamais la paix.
Un Régiment
Tambour battant ,
Par son pata tapan
Brise moins le tympan
Qu'une femme en furie ,
Qui crie.
Ah ! quel tourment ! &c.

* Pendant cette Scene , Madame Simon reste les bras croisés , hausse les épaules de temps en temps , le regarde en pitié ; Simon , à la fin de son air , la prend par le bras , l'approche du fauteuil , & effuie la poudre que la perruque a laissée.

SCENE IV.

M. SIMON, SA FEMME,
FANCHETTE.

Madame SIMON.

Vous êtes d'une bonne patience ! Avec ma robe pourquoi avez - vous pris un de mes fichus ?

FANCHETTE.

Ma mere....

Madame SIMON.

Allez le reporter , & mettre un des vôtres.

M. SIMON.

Laissez-la dire , ma fille , laissez-la dire.

Madame SIMON.

Allez , & que je ne le dise pas à deux fois.
(*Fanchette sort*) à son mari. Et vous , vous feriez mieux de la marier.

M. SIMON.

Elle est trop jeune.

Madame SIMON.

C'est bien là où git le Lièvre.

M. SIMON.

Le Lièvre , le Lièvre , ah , ah , ah , mon Lièvre aura beau jeu.

Madame SIMON.

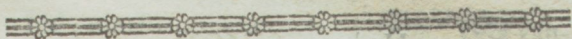
Hé , qui diantre pense à votre Lièvre ? Enfin , Maître Nicolas la recherche : il a du bien , il est bon & sage , bien établi ; il saigne très-bien.

M. SIMON.

Oh, que ce n'est pas pour lui. J'espere que
Monseigneur....

Madame SIMON.

Hé, votre Monseigneur, Monseigneur.



SCENE V.

M. SIMON, SA FEMME, DEUX PAYSANS, portant l'un une bêche, l'autre un sac sous son bras.

LE PREMIER PAYSAN.

Bonjour, Maître Simon.
M. SIMON.

Bonjour.

LE SECOND PAYSAN.

Palfangué vous êtes bian caché; vous ne
nous dites pas que Monseigneur viant?

M. SIMON.

C'est qu'il ne vient pas pour vous autres.

LE PREMIER PAYSAN.

Pour qui donc?

M. SIMON.

Pour moi.

Madame SIMON.

Oui, pour lui!

M. SIMON.

Vas-tu recommencer?

Madame SIMON *d part.*

Je me mange d'impatience.

LE SECOND PAYSAN.

Hé bian, Maître Simon, puisque Monseigneur vient ici pour vous, ne pourriez-vous pas lui parler pour nous ?

M. SIMON.

Oui, oui, je lui parlerai, je lui parlerai pour vous autres ; laissez-moi, laissez-moi : adieu Thomas, adieu Jacques ; vous voyez que j'ai affaire ; laissez-moi, je lui parlerai.

LE PREMIER PAYSAN.

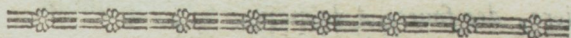
Adieu.

M. SIMON.

Ah ! Écoutez donc. Si vous voyez le Barbier, dites-lui qu'il apporte ma perruque.

LE SECOND PAYSAN.

Oui, oti.



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE.

AH ! mon pere ! voilà un carrosse, & puis des hommes & puis des chiens & puis des chevaux ; il y a plus de cent bêtes sans compter le monde.

M. SIMON.

Ah ! Ciel ! Ah ! ma perruque... Ah ! Monseigneur ! *à sa fille.* Cours vite...

SA FEMME.

Je ne veux pas qu'elle sorte avec tous ces gens-là : c'est de bonne graine. Restez ici. Bij

M. SIMON.

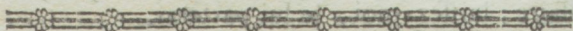
Allez-y donc , vous.

SA FEMME.

J'y vais.

M. SIMON.

Non , j'y cours. Ah ! le voilà ! Ah ! je l'avois bien dit ! Ah ! Ciel ! Où me mettre !



SCENE VII.

LE SEIGNEUR , M. SIMON ,
SA FEMME , FANCHETTE.

Monseigneur entre avec sa suite ; un Coureur , des valets de chiens , avec des cors en bandouliere , des fouets à la main.

LE SEIGNEUR.

Quels Chiens avez-vous là ?
UN VALET DE CHIEN.

Les Bassets.

M. SIMON.

Monseigneur , je suis... *à part.* Il ne me voit pas.

LE VALET DE CHIEN.

Mon camarade a amené des Levriers.

LE SEIGNEUR *appercevant Fanchette.*

Voilà une jolie fille !

FANCHETTE.

Ma mere , il nous regarde.

Madame SIMON.

Restez-là. (*Elle rajuste le fichu de sa fille.*)

M. SIMON *à part.*

Il ne me reconnoît pas.

LE SEIGNEUR.

Mes chevaux font-ils arrivés ?

LE VALET.

Ils sont à la Ferme.

LE SEIGNEUR *à l'un de ses gens, en regardant Fanchette.*

Elle est jolie !

M. SIMON. *à part.*

Il ne m'a jamais vu sans perruque. *à sa femme.* Riez, vous, sotté ; plutôt que d'aller.. *au Seigneur.* Monseigneur, je vous...

LE SEIGNEUR *à ses gens.*

Amenez les chevaux.

M. SIMON.

Monseigneur, nous...

LE SEIGNEUR.

Bonjour, Maître Simon, Bonjour.

M. SIMON.

Excusez si... Ah ! Ciel !

LE SEIGNEUR *en tirant sa montre.*

Pourquoi ces Demoiselles n'arrivent-elles point ?

LE LAQUAIS.

Elles font le tour.

M. SIMON *à part.*

Il est piqué de me voir comme ça. Chien de Barbier !

LE SEIGNEUR.

Bredau ? Cours au devant d'elles, & conduis-les ici. Vous n'êtes pas malade, Maître Simon,

M. SIMON.

Non, Monseigneur; je ne suis qu'au désespoir : c'est Maître Nicolas qui. . . *

LE SEIGNEUR.

Est-ce-là votre femme ?

M. SIMON.

Elle est bien votre servante.

LE SEIGNEUR.

Bonjour, Madame Simon. *d M. Simon.*
Ce ne ferois pas là votre fille ?

M. SIMON.

Vous me pardonneriez, Monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Ha, ha, Madame Simon, mon cher Simon, je ne vous favois pas cette richesse-là. Mademoiselle votre fille est charmante. Approchez, Mademoiselle.

Madame SIMON *d basse voix.*

Restez ici.

M. SIMON.

Approche, approche.

LE SEIGNEUR.

Approchez.

* Pendant toute cette Scene, M. Simon paroit occupé de sa per-
ruque, de son fauteuril, du Seigneur, &c.



TRIO.

LE SEIGNEUR.

Elle est touchante ;
 Quel air de candeur
 De la pudeur ;
 Elle me tente.
 Vous hésitez ! Que
 d'appas voilà !
 Souffrez que je touche
 cela. *

La menotte est char-
 mante,
 Ravissante ;
 Et ces doigts
 Sont cent fois
 Plus fripons,
 Plus mignons,
 Plus ronds.
 Ce s molestes,
 Ces fineses,
 Ont un tour !
 C'est l'Amour.

M. SIMON.

Nedifons rien à Sa
 Grandeur :
 Hé qu'importe cela,
 C'est Monseigneur ;
 C'est qu'il plaisante.
 C'est badinage que
 cela.

Monseigneur
 Nous fait honneur.
 Tais-toi ;
 Tais-toi.

SA FEMME.

Non, non, je ne
 veux pas cela ;

Sa Grandeur
 Est trop insolente,
 J'ai trop de cœur
 Pour souffrir cela.

Venez près de moi
 Fanchette ;
 Venez près de moi,
 Venez près de moi.

* Fanchette qui a changé de fichu, doit en
 avoir un très-modestement mis.





SCÈNE VIII.

M. SIMON, SA FEMME, SA FILLE,
LE SEIGNEUR, ROSALIE, VIC-
TOIRE.

La suite est toujours au fond du Théâtre.

VICTOIRE.

AH! Je me trouve mal! Ah! Ah! Ah!
Ah! Je n'en peux plus. C'est terrible;
c'est excédent; c'est...

LE SEIGNEUR.

Ah! voilà ma folle.

VICTOIRE.

Ah! mon cher Comte, vous êtes singulier au possible.

ROSALIE.

Oui, au possible.

VICTOIRE.

Nous avons pensé être anéanties à chaque pas.

ROSALIE.

Des cailloux gros comme des maisons!

VICTOIRE.

Si nous n'avions pas passé par le jardin d'ici..

LE SEIGNEUR.

Par le jardin! Il y a un passage?

M. SIMON.

Le jardin!

SA FEMME.

Le jardin!

VICTOIRE.

Oui, le jardin; c'est moi qui ai commandé tout cela. Ah! Ah!

ROSALIE.

Elle est charmante pour commander.

VICTOIRE.

J'ai fait arracher une haie, j'ai fait combler un fossé.

M. SIMON.

Comment?

VICTOIRE.

J'y ai fait jeter je ne sais combien de petits arbres.

M. SIMON.

Comment, mon plan de tilleuls?

VICTOIRE.

Bon, ils étoient gros comme mon éventail.

Air : *J'en ferois, j'en ferois.*

Votre Cocher est brillant,

Excellent :

Dans un potager charmant

Il a fait une avenue

▲ travers, à travers, tout à travers la laitue.

M. SIMON.

Ah! ciel! je vais voir... *Il veut sortir.*

LE SEIGNEUR.

Mesdames, (écoutez, écoutez Maître Simon Maître Simon?) Mesdames, vous voulez bien me permettre d'avoir l'honneur, le bonheur, le suprême bonheur de vous présenter le cher Simon.

M. SIMON.

Mesdames....



27 LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR ,

VICTOIRE.

Ah! Ah! Ah! Simon; sa femme s'appelle donc Simonne?

Madame SIMON *à part.*

Simonne!

ROSALIE.

Elle a des idées. . . .

UN VALET DE CHIEN.

Monseigneur, voici les Chevaux.

VICTOIRE.

Mon cher Comte, ce n'est point un conte que je vous conte; mais je compte. . .

LE SEIGNEUR.

Que voilà bien des contes.

VICTOIRE.

C'est vrai; mais de tous les Comtes vous êtes le plus aimable.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'attendois pas à ce compliment-là.

VICTOIRE.

Enfin je compte que nous serons rendus à la répétition à onze heures.

LE SEIGNEUR.

Vous y ferez? Ce n'est que pour un Lièvre qui tourmente ce bon homme.

VICTOIRE.

Comment, pour un Lièvre? Ah! je reste ici.

LE SEIGNEUR.

Restez Mesdames. Maître Simon, conduisez-nous.

M. SIMON *à sa femme.*

Vois donc toi un peu à ce maudit Barbier. Ah! parbleu oui; il aura ma fille.

Madame

Madame SIMON *à sa fille.*

Restez là, vous, & ne sortez pas.

La mere reste un peu pour voir sortir le Seigneur.

LE SEIGNEUR *aux Demoiselles.*

Regardez-moi cette jolie enfant; cela vaut cent fois mieux que toutes vos danseuses.

VICTOIRE.

Elle n'est pas mal.

LE SEIGNEUR.

Pas mal! Cette enfant n'a pas de prix.

VICTOIRE.

Pas de prix! C'est respectable.

LE SEIGNEUR.

Allons, mon cher Simon. Mesdames, vous permettez?

VICTOIRE.

Ah! Monseigneur tout vous est permis.

LE SEIGNEUR.

Mettez votre bonnet, Maître Simon, mettez votre bonnet.

M. SIMON *à part.*

Mon bonnet! mon bonnet! hom!





S C E N E I X.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE.

ROSALIE *regardant Fanchette.*

PAs de prix !

VICTOIRE.

Approchez, ma poule, approchez.

FANCHETTE.

Madame...

VICTOIRE.

Il a raison ; elle est jolie.

FANCHETTE.

Madame...

VICTOIRE.

Comment vous appelez-vous ?

FANCHETTE.

Fanchette, pour vous servir.

VICTOIRE.

Air : Chantez petit Colin.

Mais regardes-la donc ;

Sais-tu qu'elle est divine ?

Un certain air frippon,

Tout en est charmant & mignon.

ROSALIE.

Elle a la taille fine,

Et même j'imagine...

VICTOIRE.

Elle est tout au mieux ,
C'est délicieux ;
Il a des bons yeux.

ROSALIE.

Elle est beaucoup mieux que la petite débute.
tante.

VICTOIRE.

La petite Julie ? Ah ! si donc ; celle-ci est un
bijou : il faut que je lui mette du rouge. Venez
mon enfant.

FANCHETTE.

Ah ! Madame ; si ma mere...

VICTOIRE.

Elle ne viendra pas. Venez , venez... tour-
nez la tête comme cela... c'est bien... de l'autre
côté à présent.

Air : de Dardanus.

D'honneur , c'est un plaisir ;
Elle est belle comme une Ange.
Comme cela la change !
Hé , mais c'est à ravir.
Quoique si peu que rien ,
Tiens , tiens ,
Vois cette air fin ,
Cet œil malin ,
Vif & badin ,

ROSALIE.

Bien.

VICTOIRE.

Il ne lui faut qu'un maintien ,
Un petit amoureux & du bien.

C ij

FANCHETTE.

Ah! Madame, j'en ai un amoureux; & Maître Nicolas...

VICTOIRE.

Ah! Mignonne! Elle a les oreilles percées. Prêtes-moi tes boucles, ton miroir.

FANCHETTE.

Ah! Madame....

VICTOIRE.

Laissez-moi vous les arranger.

FANCHETTE.

Ah! je les mettrai bien.

ROSALIE.

Prenez garde, ma chere amie.

VICTOIRE.

Ce n'est pas comme vos petits anneaux d'or.

ROSALIE.

Ne forcez rien.

VICTOIRE.

Elle est adroite.

FANCHETTE.

Oh! l'y voilà.

ROSALIE.

C'est bien.

FANCHETTE.

C'est pas mal lourd, pas moins.

VICTOIRE.

Regardez-vous.

FANCHETTE *s'admirant dans le miroir.*

Ah!

ROSALIE.

Elle est au mieux.

VICTOIRE.

Si on en peut pas faire une chanteuse, on en peut toujours faire une danseuse. Avez-vous de la voix.

FANCHETTE.

Où, je chante bien fort.

VICTOIRE.

Savez-vous quelque chanson ?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

He bien, dites.

FANCHETTE *chante très-fort.*

Amufons toujours nos desirs,
L'espérance en...

VICTOIRE.

Elle est toute nouvelle, cette chanson là.

FANCHETTE.

Aussi je ne la fais que de Dimanche.

VICTOIRE.

Elle paroît avoir la voix juste. N'en savez-vous pas d'autres ?

FANCHETTE.

Oh, que si ? mais.... *elle se retourne.*

VICTOIRE.

Qu'est-ce que vous regardez ?

FANCHETTE.

Je regarde si ma mere ne vient pas, parce que je vais vous dire la chanson de mon pere; & ma mere ne veut pas que je la chante.

VICTOIRE.

Pourquoi ne veut-elle pas ?

C iij

FANCHETTE.

C'est peut-être parce que ma mere est de Bagnolet.

VICTOIRE.

Dites, dites ; mais ne criez pas, chantez doucement.

FANCHETTE.

ARIETTE.

Air : à faire.

Les filles de ce hameau
Ne dansent point aux Musettes ;
Mais il leur faut des trompettes
Les Dimanches sous l'ormeau.
Des trompettes ! Jarnombilles !
A Pantin , à Bagnolet ,
Pour faire danser les filles ,
Il ne faut qu'un flageolet.

ROSALIE.

Ce n'est pas cause de Bagnolet que votre mere ne veut pas que vous chantiez cela ; je vais vous expliquer.....

VICTOIRE.

Paix ! paix ! Mignone , sçais-tu qu'elle a la voix très-juste. Hé bien mon cher amour , feriez-vous bien aise d'être toujours aussi belle que vous voilà ?

FANCHETTE.

Oui , Madame.

VICTOIRE.

D'avoir de belles robes , de beaux ajustemens , de vivre avec les grands Seigneurs ?

FANCHETTE.

Ah ! Madame , je ne suis que la fille d'un Bourgeois de Village.

VICTOIRE.

Bon, ils vous en aimeront mieux.

ROSALIE.

Nos compagnes & nous, nous ne sommes
que des filles comme vous.

FANCHETTE.

Vous, Mesdames?

VICTOIRE.

Oui, je vous assure.

FANCHETTE.

Mais vous avez bien de l'esprit; & avec ces
grands Seigneurs il en faut tant....

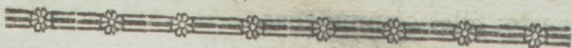
VICTOIRE riant.

Ah! de l'esprit, Mignonne! de l'esprit! Ah!
ah!Air : *Ce que vous pensez, &c.*

Il en faut si peu;
 Oui, ce n'est qu'un jeu
 De soumettre le cœur
 D'un jeune Seigneur.
 Prenez leurs travers,
 Affectez leurs airs,
 Minaudez, grimacez,
 Et c'en est assez.
 Idolâtres
 Des théâtres,
 D'y paroître il nous suffit;
 Là nous sommes
 Pour les hommes
 Des femmes sans prix.
 Et pour de l'esprit,
 Il en faut si peu, &c.
 Se prêter à leur goût,
 Les admirer en tout,
 Et surtout * applaudir leurs sottises.

* On dit applaudir quelqu'un, applaudir à quelque chose : mais
 la sottise est mise là pour l'homme. On dit cent voiles pour cent
 vaisseaux.

Nos bêtises
Sont exquisés;
Cela les ravit.
Et pour de l'esprit,
Il en faut si peu, &c.

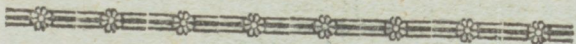


SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M. SIMON.

M. SIMON *entre tout éperdu.*

Ah! Ciel! Ah! Je suis... je suis... les hommes, les chiens, les chevaux, le lièvre est à tous les diables, les valets sont dans le cellier à boire mon vin; deux chiens de lévriers sont dans la basse-cour; ils sont tombés sur la volaille ils ont étranglé... Ah! te voilà, toi. Et ma perruque? Où est ta mere? Le reste s'est envolé chez les voisins. Ah? ne les voilà-t-il pas encore! Ah! j'en vais tuer quelqu'un. (*Il démanche un balai, & sort.*)



SCENE XI.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE.

ROSALIE.

AH! comme votre pere est brutal,

VICTOIRE.

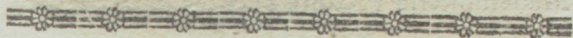
Oh ça, ma chere Fanchette, il faut que nous vous emmenions absolument.

FANCHETTE.

Ah! Madame, attendez; je crois que ma mere m'appelle.

VICTOIRE.

Elle est charmante.



S C E N E X I I.

LES PRÉCÉDENTES, M. NICOLAS
la perruque à la main.

M. NICOLAS.

MAdemoiselle Fanchette, où est donc Monsieur votre pere?... Mais, comme vous voilà brillante?

A R I E T T E.

Jamais le Soleil
Vermeil

Ne peut lancer tant de feux,
Qu'il en part de vos beaux yeux,

Qué jé fois le plus grand fat,
Si vous n'avez un éclat

A rendre amoureux le Roi :

Oui, le Roi ;

Hé doncque, hé jugez dé moi.

FANCHETTE.

Maître Nicolas, courez vite; mon pere est d'une colere....

M. NICOLAS.

Jé viens dé parler à Madame votre mere dé

34 LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR ,
notre mariage... Ah ! Mesdames.... mais...

VICTOIRE.

Quoi ?

M. NICOLAS.

Jé... jé crois , excusez , Madame....

VICTOIRE.

Que voulez-vous ?

M. NICOLAS.

Madame n'est elle pas , sauf votre respect ,
Mademoiselle Victoire ?

VICTOIRE.

Oui ; pourquoi ?

M. NICOLAS.

Hé donc ! Vous né rémettez donc pas lé pé-
tit Rosac ?

VICTOIRE à Rosalie.

J'ai quelque idée....

D U O.

M. NICOLAS.

VICTOIRE.

Quoi , vous né mé rémettez
pas ?

Non ; non , je ne vous remets
pas.

Bon ! bon !

Non , non.

Hé sandis ? je vous ai coëffée ;

Et même un jour de Lundi gras ,

Sortant du Bal fort échauffée ,

Je vous ai récoëffée ;

Ce sont des faits vrais.

coëffée !

Non , non je ne vous remets pas.

Paix , paix , je vous remets.

Mon cher ami , je vous remets.

ROSALIE.

Allez , allez , mon cher ami , on vous remet ;
portez vîte votre perruque ; on vous remet , on
vous remet.

S C E N E XIII.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE,
Madame SIMON, *qui pendant cette Scene
cause dans le fond du théâtre avec M. Nico-
las, lequel est supposé lui apprendre ce que
sont Victoire & Rosalie.*

ROSALIE.

Q U'est-ce qu'il vous a dit de votre mere !

FANCHETTE.

C'est qu'il me recherche en mariage.

VICTOIRE.

Hé vous l'aimez ?

FANCHETTE.

Oui, & ma mere aussi; il joue du violon les
soirs.

VICTOIRE.

Fi donc un Perruquier ! *

* *Alors la mere écoute, & paroît devenir fu-
rieuse.*

ROSALIE.

Il vous faut quelque chose de mieux. Repo-
posez-vous sur nous; nous ferons votre fortu-
ne. Nous vous menerons à Paris.

FANCHETTE.

Je ne crois pas que ma mere le veuille.

ROSALIE.

Il ne faut pas le lui dire.

VICTOIRE.

Nous vous enverrons prendre ce soir par quel-

qu'un ; nous vous attendrons dans mon carrosse
à vingt pas d'ici.

D U O.

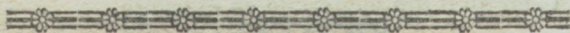
Madame SIMON.

VICTOIRE.

Il faut être bien coquines ,
Libertines ,
Pour oser parler ainsi.
Sans Monseigneur , oui sans
lui,
Je vous chasserois d'ici.

O Ciel! des boucles d'oreil-
les!
Rendez, rendez ces bijoux ;
Gardez-les pour vos pareilles ,
Ils ne sont pas faits pour vous.

Nous , coquines!
Libertines !
Peut-on nous traiter ainsi ?
Impudente ?
Monseigneur fera ceci.
Sortons à l'instant d'ici.



SCENE XIV.

Madame SIMON , FANCHETTE.

Madame SIMON.

Comme la voilà rouge , enflammée ! tenez ,
regardez-la. Hum , pourquoi rester avec
de pareilles femmes ?

FANCHETTE *naivement.*

Dame ce n'est pas ma faute.

Madame SIMON.

A RIETE

Mais , mais voyez l'insolence ,

L'imprudence!

Falloit-il pas les flatter ?

Et toi , tu mérites , forte ,

Que

Que dans l'instant je te frotte.
 Au lieu de les écouter,
 Tu devois les rebuter.
 Tu fais que sans la vertu
 La beauté n'est qu'un fétu ;
 Tu fais bien que sans l'honneur
 Une fille est une horreur.

Quoi!

Tu quitterois ton pere?

Quoi!

Tu laisserois là ta mere? (*bis*)

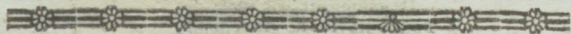
Ta mere qui n'a que toi?

Mais, mais, &c.

FANCHETTE.

ARIETTE.

Non, ma mere,
 Ne foyez pas en colere ;
 Peu m'importent ces bijoux.
 Qui plus que vous doit me plaire ?
 Puis-je être mieux qu'avec vous ?
 Vous m'avez dit : Restez là.
 Pouvois-je empêcher cela ?
 C'est vrai, je les écoutais,
 Mais, mais,
 Est-ce que j'ai consenti ?
 Je ne leur ai pas dit oui.



SCENE XV.

M. SIMON, SA FEMME, UN VALET
 DE CHIEN, FANCHETTE.

M. SIMON.

V Eux-tu me lâcher?

LE VALET.

Je ne te lâcherai pas.

D

M. SIMON.

Tu ne me lâcheras pas !

Madame SIMON.

Ah ! mon mari.

FANCHETTE.

Ah ! mon pere !

(Ils battent le Valet , &
lui déchirent son habit.)

LE VALET DE CHIEN.

Ah ! mon habit est déchiré. Ah ! je vais m'en plaindre. La livrée de Monseigneur ! La livrée de Monseigneur !

Madame SIMON.

Vas, vas te plaindre ; nous t'allons faire renvoyer, nous. Mais, quel vacarme ! Qu'est-ce donc que tu as fait à ce misérable là ?

M. SIMON.

A R I E T T E,

Ouf, ouf !

C'est la foudre, c'est la grêle,

Ils galoppent péle mêle

Tout à travers de mes chour,

Tous, tous, tous,

C'est la foudre, c'est la grêle,

Le diable ; je crois, s'en mêle ;

Tout est sans dessus dessous.

Sans crier, sans dire gate,

Leurs cors font un tintamare

Tarare, tarare, tarare,

On n'écoute on n'entend rien ;

Et leurs maudits chiens de chien

Fait un ravage de chien,

Ouffe,

J'étouffe ;

Un misérable, un fripon

Vient m'arracher mon bâton ?

Il m'assomme :

Suis-je un homme

A souffrir un tel affront ?

Non, non.

Oui, coquin, oui, oui frippon ?

Monseigneur va le savoir.

Je te plains, tu vas le voir.

C'est la foudre, &c. *

Madame SIMON.

Les voici ; il faut d'abord faire renvoyer ce coquin là. (*d sa fille.*) Et vous, petite sotte, allez vous enfermer dans ma chambre, & ne paraissez pas qu'ils ne soient sortis.

SCENE XVI.

LE SEIGNEUR, VICTOIRE, LE GARDE-CHASSE, M. SIMON, SA FEMME.

QUINQUE.

VICTOIRE.	LE GARDE-CHASSE.	M. SIMON.	SA FEMME.
Vengez-nous,	Vengez-vous,	Vengez-nous,	Vengez-nous,
Monsieur,	Monseigneur,	Monseigneur,	Vengez-nous,
Vengez-nous	Vengez-nous	Vengez-nous.	Un mot.
Des injures.	Voyez,	Quels propos!	Un mot.
Les plus dures,	Voyez,	Quels propos!	Oui, coquines,
Et des mots	Voyez;	Non,c'est faux.	Libertines,
Les plus gros,	La livrée *	Non,c'est faux.	Insolentes,
Des propos	Déchirée. *	Vous mentez.	Impudentes,
Les plus sots.	Vous battez.	Non,c'est faux.	Un mot,
L'impudente,	Voyez la livrée	C'est lui qui de	Un mot.
L'insolente	Déchirée.	coups	Vous mentez.
Nous menace	Diane à la pat-	Sur mon dos.	C'est lui qui de
Et nous chasse.	te cassée,		coups,
Nous coquines!	Fracassée.	Non,c'est faux.	De cent coups,
Libertines!	Et Simon		
Ah! canailles,	D'un bâton *	Non,c'est faux.	Oui, c'est vous.
Vous insultez.	Sur mon dos.		
	Voyez la livrée	C'est faux.	Non,c'est faux.
	Déchirée.		
Vous tenez des	C'est vous, c'est		Non,c'est faux.
propos.	faux.		

* Pendant cette Ariette Madame Simon & sa fille prennent le plus grand intérêt à la situation de M. Simon.

D ij

44 LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR ,

LE SEIGNEUR. A

* Ma livrée * déchirée ! * Des injures ! *
On menace ! * On chasse ! * Un bâton !

Maître Simon, vous mériteriez que je fisse de
vous une punition exemplaire.

M. SIMON.

Monseigneur...

LE SEIGNEUR.

Taisez-vous.

M. SIMON.

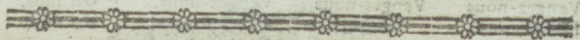
Monseigneur, je vous jure...

Madame SIMON.

Comment, vous croyez plutôt un domestique,
& des femmes qui...

LE SEIGNEUR.

Taisez-vous l'un & l'autre. Mesdemoiselles,
je suis très-fâché de ce que vous avez été insultées.
Que veulent ces gens là ?



SCENE XVII.

LE SEIGNEUR, VICTOIRE, M. SIMON,
UN VALET, LE HARANGUEUR,
UN SOUFFLEUR, DEUX PAYSANS.

*Les Syndics du Village arrivent avec des
perruques bien poudrées. Un d'eux tient une cor-
beille couverte d'un linge., le Magister souffle le
Harangueur. Il faudroit quelques Paysans &
Paysannes qui fissent foule.*

UN VALET.

Monseigneur, ce sont les Syndics du Village
qui viennent vous faire la révérence.

M. SIMON.

Ah! Ciel! voilà le Village; où me cacher?

ARIETTE EN DUO.

LE HARANGUEUR. LE SOUFFLEUR.

Monseigneur, en cet instant)

Je voudrais être éloquent;)

Que ne suis-je un Cicéron,

Un Démosthène, un Barron!

Barron.

Mais, mais, mais, souffle donc.

Comme on voit les papillons,

Papillons, non aquilons,

Comme le vent dans la plaine

Suspend... suspend son héléine;

héléine,

Et comme sur le buisson

Naît la rose... souffle donc.

Et comme un vaisseau s'agite,

Comme le vent s'irrite,

Comme la poule fidelle,

Et comme on voit Phirondelle;

Comme un orgueilleux hameau,

Parbleu, Jacques, souffle donc?

Non, non, recommençons.

bis.

Varron.

Comme on voit les aquilons;

Aquilons, non papillons,

héléine.

Ormeau.

Non, non, recommençons.

LE SEIGNEUR.

Ah! je vous en prie, faites - moi grace.
 Avouez Mesdames que c'est une belle chose que
 les comparaisons.

VICTOIRE.

Ils sont bêtes comme une Pastorale.

UN PAYSAN *d'une voix enrouée.*

T'nez, Thomas est une bête, Monseigneur;
 lui & les autres, car ils se mettent quatre pour
 faire de ça; mais ce qui est de cœur va tout
 seul. Si j'avions su qu'vous fussiez venu, j'vous
 aurions mieux reçu; voilà une brioche pour

D.iiij

42 LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR ;

vous ; (à celui qui porte la corbeille) donne donc
toi ; (celui-ci qui étoit distrait , effrayé par cette
apostrophe , laisse tomber la corbeille) voilà une
brioche pour vous , & un bouquet pour Mad-
ame la Comtesse. J'ons cru , Madame , que vous
n'ériez qu'une ; sans ça j'vous en aurions fait deux
avec celui-là.

LE SEIGNEUR.

Autre sottise ! Allez , mes enfans ; je suis con-
tent de votre zele. *d ses gens.* Donnez-leur dix
louis , & qu'ils boivent à ma fanté.

THOMAS.

Ah ! Monseigneur , votre protection.

LE SEIGNEUR.

Je vous l'accorde ; cependant vous avez ici
un mauvais homme.

THOMAS.

Qui donc ?

LE SEIGNEUR.

Votre Maître Simon.

THOMAS.

Monseigneur , pardonnez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je lui pardonne en votre considération.

M. SIMON.

Quoi , Monseigneur ?

LE SEIGNEUR.

Paix ; taisez-vous. Adieu , bonnes gens !

UN PAYSAN *d M. Simon.*

Ah ! M. Simon , vous parlerez pour nous à
Monseigneur.

Madame SIMON.

Allez-vous-en au diable. Voilà-t-il pas un

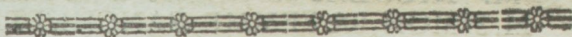
bel Astrologue. Thomas est une bête, Monseigneur.

LE SECOND PAYSAN.

M. Simon, vous nous avez dit : Je vous protégerai. Monseigneur est mon ami. Ah ! si vous vouliez...

Madame SIMON.

Allez rapprendre votre harangue. Parbleu, Jacques, souffle donc.



SCÈNE XVIII.

M. SIMON, SA FEMME,

M. SIMON.

JE suis... je suis... O ! Ciel ! (*Il s'appuie sur le dos du fauteuil.*)

Madame SIMON.

Hé bien, hé bien, hé bien, il ne faut pas s'affliger ; les voilà partis : tant mieux.

M. SIMON.

Comment, moi qui.... Oh ! si jamais je lui parle.

Madame SIMON.

C'est ce qui vous trompe ; il faut que vous y alliez dès demain.

M. SIMON.

Dès... Moi ?

Madame SIMON.

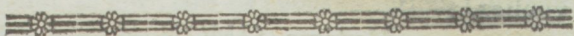
Oui, vous ; & le remercier.

M. SIMON.

Le remercier ! Je lui dirois plutôt des injures.

Madame SIMON.

Oui, le remercier; lui demander pardon du mal qu'il nous a fait. Les Seigneurs n'ont qu'un doigt pour faire du bien, ils en ont neuf dont ils peuvent faire du mal.



SCENE XIX.

M. NICOLAS *la perruque à la main*,
M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

M. NICOLAS.

Ouf, jé suis éssoufflé; jé cours, jé cours...

*M. Simon prend la perruque,
& la lui jette par le visage.*

Madame SIMON *à son mari.*

Brutal! *à M. Nicolas.* Viens, mon pauvre Nicolas; vas, nous te donnons notre fille en mariage.

M. SIMON.

Hé bien oui; mais qu'il ne voie jamais de Seigneurs.

Madame SIMON.

A demain la Noce, *à sa fille.* Venez, la belle.

M. NICOLAS.

Ah! belle Fanchette! Ah! belle Fanchette; Monsieur votre père vient de mé jouer d'un tour; (*Il touffe.*) mais jé vous en jouerai d'un autre.

QUATUOR EN PROSE.

M. SIMON.

Laissez la grandeur qui brille,
 Donnez-nous de la famille,
 Et les enfans les plus beaux;
 Mais, pour avoir du repos,
 Ne voyez que vos égaux.

FANCHETTE.

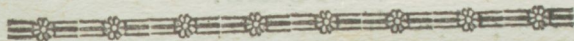
Maman, je suis votre fille;
 Maman, je suis votre fille;
 Je fais un ferme propos
 D'élever bien ma famille.
 Et pour avoir du repos,
 De vivre avec nos égaux.

Madame SIMON.

Laiſſons la grandeur qui brille,
 Vivons dans notre famille;
 Nicolas aime ma fille;
 Elle est douce, elle est gentille:
 Mais, pour avoir du repos,
 Vivons avec nos égaux.

M. NICOLAS.

La beauté dans vos yeux brille,
 L'AMOUR dans mon cœur pétill-
 le;
 Dé la famille;
 Dé la famille; sandis;
 Ils ne seront pas manchots.
 Vivons avec nos égaux.



SCENES dont il est parlé dans la Préface.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. NICOLAS
la perruque à la main.

M. NICOLAS.

M Adémoïſelle Fanchette, où est donc Mon-
 ſieur votre père? ... Mais, vous voilà
 brillante comme un rayon de ſoleil!

FANCHETTE.

Maître Nicolas, courez vite; mon père eſt
 d'une colere...

M. NICOLAS.

Jé viens de parler à Madame votre mère de
 notre mariage. Ah! Meſdames... Mais...

VICTOIRE.

Quoi!

M. NICOLAS.

Jé... jé crois, Madame, excusez... si...

VICTOIRE.

Que voulez-vous?

M. NICOLAS.

Madame n'est-elle pas, sauf votre respect,
Mademoiselle Victoire?

VICTOIRE.

Oui? pourquoi?

M. NICOLAS.

Hé doncqu! hé! vous né rémettez pas lé pé-
tit Rosac?

VICTOIRE.

J'ai quelque idée...

M. NICOLAS.

Comment quelque idée! Je vous ai coëffée.

VICTOIRE.

Coëffée!

M. NICOLAS.

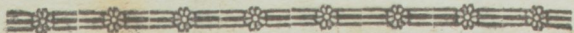
Oui coëffée; & même un jour, un de mes
eamarades & moi, un petit Anglois; un blond...
Vous né rémettez pas?

VICTOIRE.

Ah! je vous remets.

ROSALIE.

On vous remet, on vous remet, mon cher
ami; portez vite votre perruque.



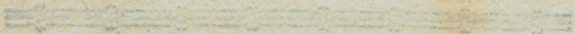
SCENE XIV.

Madame SIMON, FANCHETTE

Après l'Ariette de M. Simon, FANCHETTE dira.

MAis, ma mere, est-ce ma faute? Vous m'avez dit : Restez-là, ne sortez pas de là. Hé puis, est-ce que je les connoissois.

F I N.



SCENE XIV.

MADAME SIMON, FANCHETTE

Madame Simon, FANCHETTE

M. Mais, ma mere, eff-ce ma sœur, Vous
M. n'avez dit : Reflex là, ne l'avez pas dit
M. Hé puis, eff-ce que je les consolais.

F I N.



DL

AB: 22 $\frac{2}{18}$

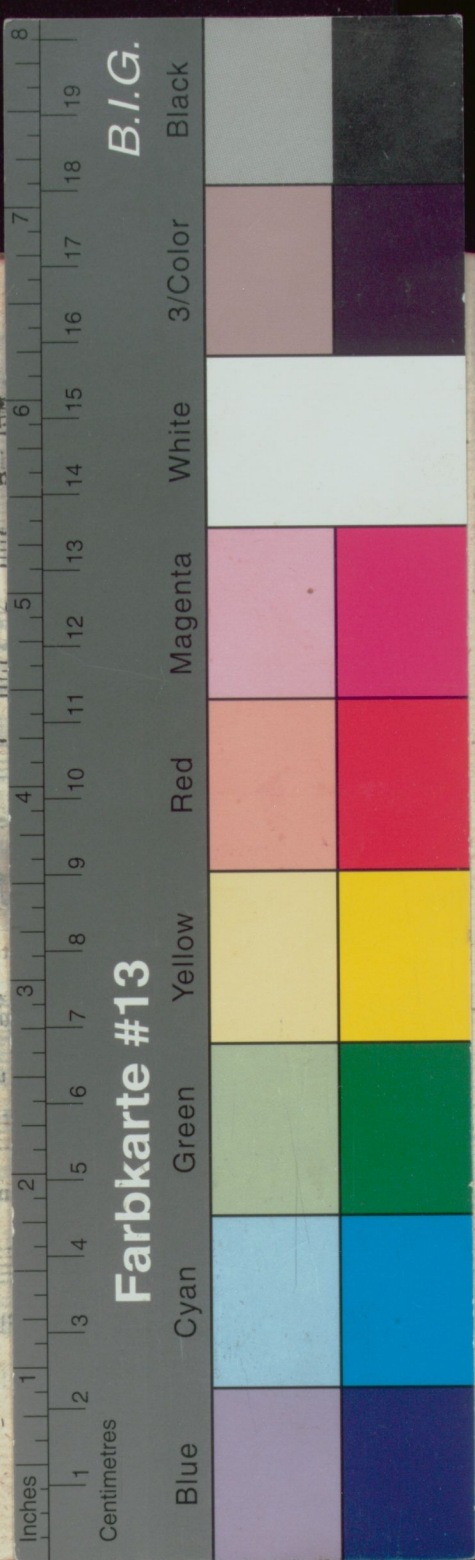
S

XL365650

DL 2427^v







LE JARDINIER ^A

ET

SON SEIGNEUR, OPÉRA COMIQUE,

*En un Acte, en Prose, mêlé de morceaux de
Musique, représenté sur le Théâtre de la
Foire Saint-Germain le Mercredi 18 Février
1761.*

PAR M. SEDAINÉ.

Prix 30 sols.



A PARIS, & se vend

A DUNKERQUE,

Chez J. L. DE BOUBERS, Libraire, rue
de l'Église.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.